

Introduction

Au moment de figer dans l'écrit l'histoire de Marcel & Marcel, mon cœur hésite. Cette geste, enrichie sans cesse des inévitables broderies de la tradition orale, risque de perdre la part de perpétuelle découverte que ménagent l'exagération et l'improvisation, ces deux mamelles du conte.

Mais le temps passe, et les probabilités se réduisent d'apporter de nouveaux épisodes, autres qu'inventés, à leurs aventures. Il faut donc se résoudre à les retracer en sauvegardant les riches sédiments accumulés au fil des années et des multiples redits avant qu'ils ne se métamorphosent en lambeaux nostalgiques. Puissent ces aventures sans prétention inspirer à d'autres l'envie d'emprunter les mêmes traces et tant pis si les chemins de traverse d'autrefois ont perdu de leur sauvagerie. Il reste tant de voies à ouvrir. Le bonheur des rencontres est affaire de circonstances.

Mais avant d'entamer la narration, quelques avertissements s'imposent. Dès que l'on sort du territoire de l'aventure individuelle où l'intérêt se restreint plus ou moins à une forme d'exploit sportif, toute forme d'équipée repose sur la confrontation de

personnalités réunies par un intérêt commun. Avec un peu de chance, des circonstances exceptionnelles y ajoutent un piment supplémentaire. Dans le cas de Marcel & marcel, chacun comprend qu'une telle confrontation se restreint à un tandem. Se pose alors la question naturelle de connaître sa genèse. La facilité serait d'emprunter avec pompe et prétention la formule éventée du « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Je la trouve inappropriée, car le couple formé par les deux héros trouve sa logique dans une réalité plus triviale où la complémentarité joue le rôle principal. La connivence étroite qui les rapproche procède d'une forme d'évidence d'où toutes formes de calcul ou de spéculation affective sont exemptes. Marcel & marcel va de soi, c'est un binôme indiscutable au même titre que Laurel et Hardy, Bouvard et Pécuchet ou Procter et Gamble ; de ces combinaisons de personnes et de noms dont la légitimité ne se révèle qu'après coup comme un principe fondateur sans autre justification que la consonance parfaite des caractères ou, pour risquer une incursion dans le grand siècle, que la compatibilité des humeurs. Il ne viendrait à personne l'idée saugrenue de s'interroger sur la validité de Smith & Wesson (où la contraction en dit long sur l'indissolubilité de l'assemblage, le signe « & » offrant une indiscutable supériorité rapportée au banal « et » à l'instar d'une soudure comparée à un assemblage boulonné) non plus que de Tristan et Yseult, paires entrées de plain-pied dans l'univers des locutions, paires fusionnelles où le produit final a gommé toute forme d'individualité pour aboutir à la reconnaissance d'un label avéré.

Le caractère naturellement indissociable des deux Marcel étant ainsi posé, il reste à éclairer la redondance d'une dénomination sujette à confusion s'il n'était fait appel à sa déclinaison majuscule et minuscule, déclinaison qui trouve sa logique dans leurs gabarits respectifs. Le commun pourrait alors déduire

que le rapprochement s'est conclu sur la base d'un patronyme commun ; conclusion hâtive et prématurée puisque ni l'un ni l'autre ne bénéficie à l'état civil de la tutelle de Mars, dieu de la guerre, géniteur du nom Marcellus et d'un autre tandem célèbre : Romulus et Remus.

La vérité que ce préambule se doit d'étaler au grand jour est que l'appellation de Marcel & marcel trouve son origine dans un épisode parmi les plus singuliers de leurs communes aventures ; elle est le fruit du seul hasard et résulte d'une conjonction patronymique que nous qualifierons d'incroyable...

Itinéraire 1

La naissance du mythe

Ce soir-là, il y a maintenant fort longtemps, deux silhouettes draculesques perdues dans une violente tourmente de neige descendaient à ski la route qui de Nancroix mène à Landry. Au-delà, cette vicinale oubliée au fin fond du massif de la Vanoise ne conduisait qu'au lieu-dit des Bettières, une dépression encore plus désolée que les pics ravinés qui l'entouraient, autant dire nulle part. Déserte, la chaussée traversait un piémont gagné par une lèpre maligne, des pentes ravinées où végétait une maigre végétation de bois émaciés, rongés par plaques sombres et irrégulières. L'obscurité précoce de décembre investissait peu à peu ce site peu engageant. Par moments, au travers des flocons et du brouillard transparissait quelque lumignon incertain, vision furtive et rassurante témoignant qu'en aval, l'homme n'avait pas renoncé à survivre dans ce milieu désespérément hostile.

Si la neige tombait en abondance, elle ne tapissait pas suffisamment la route pour éviter, ici ou là, que les carres ne crissent sur des gravillons mal recouverts. Le mauvais temps s'était levé en fin de journée, enveloppant d'une brume suspecte

le Plan de la Grassaz où les deux skieurs bivouaquaient, préambule à un déchaînement météorologique dont l'anticipation avait, comme d'usage, échappé aux prévisionnistes. Le sac bouclé en urgence, le suranorak bordé sous la capuche et la frontale verrouillant le dispositif au sommet, ils avaient enfilé l'interminable faux plat du Plan des Eaux en poussant sur les bâtons, trouvé à l'estime la trace étroite et exposée qui prend à flanc de l'aiguille Motte, traversé les coulées d'avalanche qui en dégoulinent sans cesse vers les Lanches de la Rêbe. Ce passage délicat franchi, la piste aboutissait à la fameuse vicinale sans rendre la situation plus glorieuse pour autant : le coin ne souffrait pas d'un suréquipement hôtelier. Le randonneur égaré avait plus de chance de contempler les étoiles au firmament qu'au fronton des établissements de restauration.

Il importait de se hâter pour échapper à un bivouac inconfortable sous quelque mélèze bienveillant. Une neige grosse et mouillée grêlait l'obscurité naissante et promettait en ce cas un authentique cauchemar, une certitude motivante pour les deux randonneurs à allure de fantômes, un grand et un petit, sporadiquement guidés par le faisceau aléatoire de leurs lampes. Courbés en avant par leur charge autant que par la concentration, ils consacraient toute leur vigilance à la quête d'une hypothétique enseigne annonçant le bistrot salvateur.

Le vent cinglant agglutinait d'épaisses couches de glace sur leurs masques. Elles y formaient des croûtes ocellées au travers desquelles le paysage prenait des allures ondoyantes et difformes, une déformation affectant du même coup l'écoulement du temps. Il s'étirait sans qu'ils croisent âme qui vive ou que se manifestât le moindre embryon de vie cabaretière. Pour ce secteur, la maison Michelin chargée du célèbre guide ne croulait pas sous les frais de déplacement. Par intervalles, au gré d'illusions entretenues par l'opacité grandissante, ils échangeaient

sur des présomptions de signes positifs : panneau de signalisation effacé, vague lumignon, silhouette de mesure... ; espoirs toujours déçus.

Au-delà des circonstances climatiques calamiteuses, leur désappointement s'amplifiait du manque d'intérêt de cette fin de randonnée : le ski sur route à l'aveugle ne constitue pas l'exercice sportif le plus épanouissant surtout aggravé par les sacs surchargés d'une course avortée. Pour couronner le tout, leurs cuisses souffraient de l'archaïque mais efficace posture du chasse-neige endurée depuis une grosse heure lorsque enfin, au détour d'un virage, un halo blanchâtre annonça la probable présence d'un groupe d'habitations.

Ils arrivaient enfin à Landry. Ce fond de vallée que la glorieuse conquête de l'or blanc n'avait pas encore gangrené de ses chalets postiches ne pouvait manquer d'offrir les commodités d'une auberge. Au pire, ils trouveraient bien le moyen d'atteindre Bourg.

Malchance ou distraction, délaissant une bifurcation à droite qui avait le tort d'être en montée, ils atteignirent un carrefour balisé d'un lampadaire à l'éclairage étique. Sous la mention « départementale 220 », un panneau indiquait « Bellentre » à deux kilomètres cinq cents. C'était trop pour deux assoiffés que le soulagement de s'être tirés d'affaire avait rendu impatients. En se retournant, ils aperçurent entre deux bourrasques le clocher de l'église, dressé comme un doigt de lumière au milieu d'un groupe d'habitations plus dense. Ils venaient de rater le cœur du village. Il fallut déchausser les skis et remonter à pied. Le sort s'acharnait sur eux. Mais comme nous le verrons dans la suite, les héros appartenaient à la catégorie des âmes fortes. Le puissant rôle qu'ils bramèrent à l'unisson – les âmes fortes, entre autres similitudes, partagent cette particularité vocale avec le cerf – relevait d'une rhétorique digne des

invectives prométhéennes, protestation destinée à conjurer la fatigue et à produire un ultime effort. Ils débouchèrent face à une bâtisse comportant deux larges vitrines faiblement éclairées de l'intérieur. Le cadrage imposé par les capuches bien serrées ne permettait pas une analyse très fine de la situation, mais au vu de l'ampleur de la bâtisse, il ne pouvait s'agir que d'un bâtiment public ou commercial, toutes les autres constructions alentour présentant des volets clos. Le temps d'adosser leurs skis à la façade et ils collaient tout uniment le nez à la paroi.

Dans une salle floutée par la buée autant que par la fumée, ils découvrirent un groupe d'hommes alignés. Par nature rétif aux formes courantes de cohésion collective, le Savoyard de base n'accepte cette disposition militaire que face à un comptoir ; une règle de vie que les deux randonneurs ne pouvaient méconnaître. À cette vision rassurante autant que salvatrice, ils s'abandonnèrent à l'embrasement d'une congratulation chaleureuse faute de pouvoir s'entendre au milieu des chuintements continus du bizoulet. Ce court instant d'exaltation passé, une inspiration commune leur commanda de ne pas effaroucher une si sympathique compagnie par une entrée tonitruante sous leur forme de dromadaires des neiges, une espèce rare dont l'apparition pouvait déclencher d'imprévisibles réactions. Les deux aventuriers se délestèrent de leurs sur-anoraks ainsi que des sacs protubérants en deux monstrueux monticules. Puis le plus grand poussa la porte et ils pénétrèrent – l'un suivant l'autre – dans une pièce surchauffée.

Vus depuis l'entrée, les trois quarts de la salle baignaient dans l'obscurité la plus complète. Seule la zone du comptoir, parallèle au mur du fond, jouissait de l'éclairage un peu chiche d'une suspension. Cette disposition économique conférait à l'ensemble un air de théâtre provincial. Le panneautage lambrissé du bar piqué d'une demi-douzaine de consommateurs et doublé par le

linéaire d'étagères qui en constituait l'arrière-plan formait un plateau de scène contextuel qu'aucun metteur en scène, même talentueux, n'aurait su restituer avec autant de réalisme.

Les nouveaux arrivants temporisèrent un instant dans la pénombre comme des spectateurs retardataires hésitant à troubler la pièce en cours. Au bout d'un instant, le cabaretier ne voyant rien apparaître dans le cercle de lumière central plissa les yeux pour identifier les visiteurs inhabituels qui tardaient à s'approcher du comptoir. Un bref regard lui suffit à évaluer la situation. Le grand randonneur portait une chemise à carreaux sur un knickerbockers gris. Il présentait un visage aigu, des arcades sourcilières fermement marquées, un front barré d'une mèche givrée, le tout porté par une belle charpente osseuse, de ces gabarits hors normes rassurants pour le montagnard capable d'évaluer d'un coup d'œil les capacités de portage de tout être vivant homme ou bête. Le stade suivant est le « toucher » du bestiau, plus délicat pour un humain, mais au-delà du mètre quatre-vingt-dix, on tient généralement la performance pour acquise. L'autre, équipé de vêtements plus ajustés, arborait un teint patiné par de nombreux soleils. Il relevait de la catégorie des râblés, un format plus « compact » taillé pour les longues distances. Ces deux-là ne surgissaient pas de quelque confortable habitation bourgeoise de la vallée, cela sautait aux yeux. Rassuré sur ce point, il les invita à laisser à l'entrée leurs sacs, les capotes dégoulinantes de glace, les accessoires ruisselants de neige et d'eau. Ainsi que le prouve la suite, outre d'indéniables prédispositions physiologiques, le cabaretier illustrait pour cette profession ce qu'il existe de plus expérimenté. Le poil grisonnant, le torse massif et voûté, il respirait un air d'aménité naturelle. Quant aux autres acteurs, plongés dans une discussion animée, ils n'avaient pas même bougé. Cette réserve ostentatoire à l'endroit du

visiteur étranger s'affichait comme une autre caractéristique de la culture régionale.

Les deux randonneurs en profitèrent pour commander chacun une bière brune dans l'indifférence affectée générale, cantonnés en retrait d'un comptoir au linéaire saturé ; une position idéale pour détailler tout à loisir les consommateurs ainsi que le cadre dans lequel ils évoluaient.

Tous les buveurs répondaient au profil d'hommes dans la cinquantaine uniformément vêtus d'anoraks et coiffés de casquettes ou de bérêts. Par l'échancrure des vestes entrouvertes transparaissaient des pulls tricotés à grosses mailles de couleur gris ou rouille. La forme torturée des cigarettes rivées au coin des lèvres accusait le tabac roulé. Leurs fumées formaient un nuage horizontal, stratifié au-dessus de la ligne du zinc comme des gaz toxiques au-dessus d'une tranchée de poilus. Sur la surface du comptoir patinée jusqu'à l'usure, un alignement de petits verres à pied, plutôt vides, témoignait que la troupe avait depuis longtemps dépassé le stade des escarmouches apéritives. Le patron rechargeait avec conscience les godets à intervalle régulier sans poser de questions et sans jamais essuyer la désobligeance d'un refus. Au second plan, une frise de flacons poisseux et bariolés célébrait l'infinie richesse du patrimoine alcoolique national. Encore plus en arrière, véritable point de fuite de la composition, une pendule en formica des années cinquante, une ellipse déformée par la volonté retorse de son concepteur, marquait le tempo des secondes avec un bruit agaçant de gouttes d'eau frappant une tôle. À côté, le nom du propriétaire s'étalait au pochoir en lettres capitales sur un enduit de ton bistre : « Maison Comte. »

Un moustachu pourvu d'un visage et de mains formés d'un tissu cutané pachydermique apostropha son voisin :

« Et toi, Marcel, tu y crois aux ovnis ? »

La conversation roulait sur les extraterrestres avec la quiétude et sur le ton badin de ceux qui se sentent définitivement à l'abri d'incursions que les conditions atmosphériques rendent tout à fait improbables.

« Moi, répondit le susdit avec l'accent nasal et vaguement traînant qui constitue l'un des charmes du parler local, les soucoupes, je les préfère au petit déjeuner et sous ma tasse de café. »

Les buveurs s'esclaffèrent d'un bel ensemble.

« Demande à Marcel, il peut te le dire... », ajouta-t-il en se tournant vers son autre voisin.

Avec une grande vivacité et un zeste de provocation calculée, celui-là relança le débat en assurant que lui, Marcel, qui leur parlait, avait vu, de ses yeux vu, et juste au-dessus de Montvenix, oui, monsieur, à la verticale de Montvenix, sa main au feu, un disque brillant qui s'élevait précisément tout juste au-dessus du champ de Marcel. Le propriétaire ainsi désigné, un consommateur installé dans l'angle gauche et qui n'était pas encore intervenu dans la conversation, protesta qu'il n'entretenait aucune accointance particulière avec les petits hommes verts.

« Tu avais encore picolé, oui, répliqua-t-il. Le blanc limé te fait prendre les vessies pour des lanternes et les lanternes pour des soucoupes ! Change de disque ! »

Ce trait d'esprit déchaîna un nouveau concert de rires et le patron, un véritable compulsif du coup de poignet, expédia illico dans la rangée des verres assoiffés une rasade de décapant : un blanc quasi transparent qui devait faire merveille en cuisine pour le détartrage des casseroles.

Les deux visiteurs échangèrent un regard de connivence. L'identification des différents protagonistes posait plus de problèmes que la compréhension de leurs propos. À ce moment, un courant d'air annonça l'arrivée d'un client, un habitué sans

aucun doute, car un rapide regard à la pendule suffit au patron pour le gratifier, avant son apparition dans le cercle de lumière, d'un claironnant « salut, Marcel ! »

C'en était trop.

Sans se concerter, les jeunes randonneurs jetèrent un coup d'œil périphérique pour vérifier s'ils n'étaient pas le jouet d'une machiavélique machination visant à les ridiculiser pour la plus grande joie d'un public caché dans une pénombre complice. Mais rien... D'ailleurs, les consommateurs continuaient avec un grand naturel à se donner mutuellement du « Marcel » à tout bout de champ, ce qui, pour des cultivateurs, sonnait en définitive assez juste.

Tandis que la conversation roulait sur des thèmes variés, le temps s'écoulait goutte à goutte de la pendule. Pour sûr avait-elle connu une existence de clepsydre dans une vie antérieure. Dans cette atmosphère chaleureuse, nos randonneurs, couronnés par deux colonnes vaporeuses, finissaient de sécher quand un premier groupe de quatre, arguant de l'horaire avancé, s'éclipsa après force salutations à la compagnie. Aussitôt la porte refermée, les randonneurs profitèrent de la vacance provisoire des tabourets de bar pour monter au front. C'était une bonne tactique d'un point de vue social ou relationnel mais une erreur catastrophique sur un critère digestif : la présence en « première ligne de bar » donnait accès de plein droit aux tournées cycliques du patron à condition de résister à la tentation de la contrepèterie correspondante. À ce poste, toute échappatoire devenait impossible sauf à créer délibérément un incident diplomatique qui obérerait toutes chances de survie dans le désert hôtelier environnant. Il leur fallut donc ingérer plusieurs godets du fameux blanc sec... Avec un tel breuvage, le patron n'avait nul besoin de rincer les verres ; le désinfectant s'y trouvait naturellement intégré. Cette fonction autonettoyante

trouvait une application subsidiaire chez les estomacs inaccoutumés : c'était la crampe assurée. Par une bien pardonnable erreur de jeunesse, nos deux consommateurs ne tardèrent pas à se tortiller sur leur tabouret.

Ce fut leur deuxième faute.

Le patron se méprit sur cette marque de contentement et les gratifia derechef d'une rasade de rab qui excita aussitôt la jalousie des autres buveurs. Se sentant incapables de surmonter sans crispations faciales cette consommation supplémentaire « à petites lampées » comme il semblait d'usage, nos deux héros optèrent pour une ingestion « cul sec » supposée masquer l'excès d'acidité. Cette prouesse déclencha des hochements de tête approuvateurs du patron et admiratifs de leurs commensaux.

Avec le recul, on peut dire qu'ils enfilèrent les boulettes comme des perles...

En attendant, ce coup d'éclat les avait définitivement intégrés à la bistrotière famille, à la grande fraternité du p'tit blanc sec, à la ligue secrète des virtuoses de l'apéro, à la confrérie des fondus du rosé limé. La perspective du suicide gastrique à très court terme se profilait avec une éblouissante netteté.

Heureusement pour eux, un nouveau départ provoqua une diversion opportune. Le seul buveur à n'avoir pas décliné son identité se retirait. Comme il gagnait la porte, le grand randonneur glissa à l'oreille de son copain : « Dommage, je te parie que lui aussi s'appelait Marcel. » Il n'avait pas fini de prononcer ces mots que l'un des derniers consommateurs lança au partant un vibrant « bonsoir, Marcel, et salutations à la patronne ! » Ce qui ne pouvait être au début qu'une série d'incroyables coïncidences tournait à la farce. S'ils en croyaient les dialogues, la population locale se composait exclusivement de Marcel.

On allait voir ce que l'on allait voir...

Avec le dernier départ, les autochtones avaient perdu la majorité relative. L'élémentaire politesse imposait que la compagnie abordât un sujet concernant les visiteurs. Tout en essayant nonchalamment quelques verres, le patron, fin connaisseur de la nature humaine et vieux briscard rompu aux manières et arguties de comptoir, entreprit de questionner ces deux jeunes aventuriers qui venaient de conquérir haut le coude leurs lettres de noblesse. Le petit indiqua à son copain d'un imperceptible clignement d'œil qu'il prenait la main, puis de l'air le plus innocent du monde, il commença une relation circonstanciée des péripéties qui les avaient conduits en ce lieu. Il en retraça brièvement la genèse :

« Avec mon copain Marcel, on arrive de Tignes. On voulait faire la face nord de Bellecôte... »

Sans lui laisser le temps de poursuivre, le grand corrigea aussitôt :

« Ouais, Marcel, mais avant, on avait dit qu'on tenterait quelques voies sur le versant ouest du mont Pourri... »

Dans l'esprit des deux camarades, cette attaque improvisée était censée déstabiliser l'adversaire et montrer que leur équipe n'était pas dupe.

Les auditeurs accoudés au zinc accueillirent sans sourciller et comme une prédictible évidence les prénoms des narrateurs. Un échec humiliant. Non seulement ils n'avaient pas réussi à percer la défense adverse, mais ils s'étaient pris à leur propre piège. Pour parachever leur déroute, emporté par l'enthousiasme, on en vint rapidement à sympathiser au nom de l'indéfectible et proverbiale solidarité de tous les Marcel. Le patron – pour lequel Tignes, situé à moins d'une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau, évoquait un lieu de villégiature quasi exotique – leur indiqua, émerveillé de cette coïncidence, que justement son fils, perchman de son état et prénommé

Auguste (une fatalité quand on était né « Comte » et qu'on avait échappé à la malédiction des Marcel), officiait dans cette lointaine station. Un tel hasard ou une telle conjugaison des destinées humaines méritait une immédiate célébration. Comme par une défavorable conjonction, le poignet du patron commençait à s'ankyloser, c'était plus qu'il ne lui en fallait pour imposer une tournée générale.

Renonçant à puiser à l'interminable tord-boyaux maison, il se tourna face aux étagères dans le but manifeste de sélectionner un breuvage à la hauteur de l'évènement. Dans son dos, un souffle puissant et incontrôlé, tout saturé de sucres gastriques, indiqua que le dernier carré des consommateurs n'avait pu réprimer un soupir de soulagement. Plus encore que la communauté patronymique, ce partage discret mais unanime les rapprocha. Le plus grand esquissait déjà un sourire de complicité en direction de son voisin de gauche, lorsqu'il lut dans les yeux de ce dernier une défaillance voisine de la panique.

Leur soulagement était prématuré.

Livide en dépit de son teint buriné, son voisin fixa le flacon qu'après une feinte hésitation le patron venait de sélectionner. Sa pogne craquelée de gerçures serra convulsivement la bordure du zinc, imprimant un estampage qui y reproduisit avec fidélité le contour archétypique de la paluche néandertalienne tel qu'il figure en d'admirables exemplaires aux voûtes de Lascaux. L'expression d'une émotion aussi vive chez un individu dont le foie avait survécu durant cinq longues décennies au traitement de choc de la maison Comte aurait eu de quoi inquiéter un pilier de bouge sur le port de Valparaiso.

Les deux nouveaux élus sentirent un mince filet de sueur glacée leur pisser entre les omoplates. Cette exsudation, fruit de la distillation des verres d'acide pur préalablement ingérés,

attaqua illico la texture à double fibres croisées polyamide « Pro-sud » de leurs chemises canadiennes avec la garantie d'en accroître les qualités « respirantes ». Ils adressèrent une prière muette mais ardente à saint Marcel, incontestable saint patron tutélaire local, pour que Comte, le père, laissât échapper malencontreusement la bouteille. Occurrence hélas improbable tant il s'agrippait ferme, et à deux mains, à un flacon verdâtre dépourvu de toute étiquette, qui de surcroît paraissait doté d'une anormale faculté d'adhérence. Les coulures ornant son goulot jouaient un rôle probable dans cette efficience. Il consacra à son office une componction et une révérence plus appropriées au transport d'un flacon de nitroglycérine. Le « salaire de la peur » n'était pas loin. Il le déposa avec délicatesse au centre du comptoir sur une section dépolie, comme rongée par une sorte d'agent corrosif qui affectait par coïncidence une marque circulaire d'un diamètre identique à celui du flacon.

Un profond silence s'installa tandis que le patron devisageait tour à tour l'ensemble des clients d'un air engageant et vaguement complice. Le Marcel de l'extrémité droite jeta au petit randonneur un inquiétant coup d'œil en biais comme pour supputer ses chances de survie ou la durée probable de son agonie. Il parut rassuré par son teint ; un teint dont la coloration bronzée s'était, il est vrai, enrichie depuis son arrivée de nuances « brique » assez intenses. Tous les protagonistes souriaient d'un même air niais ; le patron de satisfaction, les autochtones pour se donner bonne contenance, les randonneurs pour avoir déjà dépassé la leur. Le patron procéda à une lente extraction du bouchon avec une dextérité associant les talents d'un dentiste à ceux d'une sage-femme. Malgré ses précautions, une secousse agita la surface huileuse du contenu, laquelle dérivait lentement sur les parois diaprées du goulot.

« Il est gras », commenta le grand randonneur d'une voix neutre.

Son voisin le scruta comme pour mesurer le niveau de sincérité d'une observation dont le sens positif était discutable. Le patron, quant à lui, ne nourrissait aucun doute sur ce point. Il approuva avec enthousiasme :

« Ça, pour être gras, il l'est pas qu'un peu ; un vrai sirop ! »

Sur cette assertion à peine rassurante, il entreprit la distribution en partant de sa gauche. Le premier Marcel venait d'engloutir une pleine poignée de cacahuètes prélevées à un distributeur sphérique labellisé « Faraghi, le velours de l'estomac », histoire d'assurer un tapissage préventif des parois buccales. La bouche pleine, et à peine le verre rempli au tiers, il protesta de sa suffisance d'une main dont il tentait vainement de contrôler les tremblements. Hélas, avec Comte, aucun compromis n'était possible. C'était toujours « plein tarif » et « ras bord » pour montrer que la maison ne reculait devant aucun sacrifice pour le bien-être de ses habitués. D'ailleurs, les autres convives ne firent aucune tentative sérieuse pour s'opposer à la distribution. Ils suivaient à tour de rôle le remplissage de leur verre avec le fatalisme du condamné. Quand après plusieurs égalisations compensatoires, Comte eut acquis la certitude que leur nivellement était irréprochable, il annonça l'instant crucial de la dégustation en brandissant le sien assez haut pour que la liqueur jetât un furtif éclat fauve dans le rayonnement jaunâtre de la suspension.

« À Marcel ! » lança-t-il avec ce sens inné de la diplomatie qui est le fondement du métier de cabaretier.

Il était à peu près sûr de ne vexer personne.

Par un mouvement de pudeur non concerté, chacun vida sa ration d'un seul mouvement. Le zinc résonna du choc des culs de verre qui s'abaissaient, vides, en une violente et unique

rafale. Alors seulement, tous osèrent se dévisager. Il régnait dans les regards comme un air incrédule de délivrance mêlé de surprise : le liquide se révélait ingérable et, derrière le blanc, pouvait presque passer pour une douceur. En tout cas, dans un premier temps... De fait, au bout de moins d'une minute, et comme tous se congratulaient avec un soulagement évident, soulagement que le patron prit pour pur bonheur, les effets secondaires commencèrent à se manifester. La dignité des buveurs interdisait bien sûr une extraversion trop ostensible de leurs sensations intimes respectives. Bornons-nous donc à la description des signes extérieurs tels que les deux intronisés les ont fidèlement rapportés.

Le premier à lâcher fut le Marcel de gauche. Un moustachu costaud portant galette et pourvu de sourcils épais reliés sans discontinuité à la chevelure frontale. Il leva soudain l'index gauche comme un écolier sollicitant une sortie urgente et fila prestement par une des deux portes qui s'ouvraient à gauche du bar. L'une portait la mention « privé » et l'autre « c'est ici ».

La voie était tracée.

Deux minutes plus tard, une queue qui en disait long sur les vertus purgatives du breuvage s'était constituée devant la deuxième. Le patron feignit de ne pas remarquer que l'essentiel de sa clientèle avait opéré un glissement du bar vers les toilettes. Il se resservit même une giclée pour la gloriole avant de remettre le flacon en place avec la même cérémonieuse délicatesse. Seuls le grand randonneur et son voisin, un gaillard d'un gabarit approchant, tenaient encore les positions. En vérité, ils tenaient surtout la bordure du comptoir d'une poigne crispée par cette inévitable contracture générale du corps qu'induit une rétention des muscles du sphincter. On voyait à leurs traits figés par l'effort et à leur regard intériorisé qu'ils eussent été incapables de suivre une conversation sur quelque

sujet que ce fût sauf à délivrer les onomatopées imposées par l'élémentaire politesse. Paraître s'intéresser aux déblatérations du patron représentait déjà une performance.

Quand, son tour venu, le second randonneur put accéder aux toilettes, il croisa le plus jeune des Marcel, la voix cassée par l'acidité des renvois, qui lui dit en levant le pouce :

« Tu peux y aller, la place est chaude. »

Il tenta d'appuyer cette fine observation d'un clin d'œil, mais une salve de tics incontrôlés lui ravagea le visage dans l'instant.

Les lieux d'aisance dégageaient un fumet originel. Par cette seule vertu et pour ceux qui n'auraient pas ressenti de façon pressante la nécessité d'une visite, l'envie s'imposait d'elle-même, impérieuse, comme une manière de thérapie définitive contre la constipation.

À peine la théorie des Marcel fut-elle revenue au comptoir avec force commentaires mêlant avec subtilité le stercoraire au graveleux, que la pendule, dont la justification contextuelle de consonance liquide ne pouvait durablement échapper, marqua l'heure de huit gouttes avec la rapidité d'une fuite.

Elle annonçait celle des consommateurs.

Chacun réajusta sa parka, son écharpe et sa casquette. On souhaita avec solennité aux impétrants une suite plus favorable à leur randonnée ; on leur fit promettre de revenir pour la raconter, puis, sans autre forme de procès, la tribu se retrouva à la porte pour un futile concert final sur les thèmes météorologiques. Le patron maintint un moment la porte ouverte histoire d'évacuer quelques miasmes hypothétiques et d'examiner en connaisseur un ciel parfaitement bouché annonçant sans ambiguïté les quelques trente à quarante centimètres qui s'ajouteraient à l'épais duvet tombé depuis le début de l'aventure.

Les nouveaux Marcel réorganisèrent leur chargement initial cependant que les anciens s'égaillaient dans les ruelles avec

de grands gestes d'adieu vite absorbés par l'obscurité. Le père Comte leur adressa un ultime salut avant de refermer la porte et de la verrouiller au moyen d'une minuscule pine amarrée à l'extrémité d'une chaînette. Ils suivirent des yeux sa silhouette débonnaire disparaissant dans les entrailles fumeuses du bistrot. La lumière s'éteignit presque aussitôt, confirmant leurs présomptions quant au nettoyage des verres.

Le spectacle était terminé.

De l'extérieur, la façade ne rayonnait plus que par un lampadaire municipal presque consumé par la neige. Elle n'en semblait que plus banale, ravalée à un statut ordinaire après l'extinction du bar qui en constituait l'âme. En compensation, l'éclairage rasant révéla à gauche de l'entrée un panneau à demi masqué par les emplâtres de glace qui leur avait échappé en arrivant. Il y détournait en élégantes cursives l'enseigne suivante : « Marcel Comte, café-bar. »

Vous me direz que cette relation respire l'exagération, que jamais au grand jamais on n'a vu l'ensemble des habitants de sexe mâle d'une même commune porter un seul prénom. J'invite les sceptiques à vérifier ce phénomène générationnel au fronton des mémoriaux de la Grande Guerre ou plus prosaïquement aux registres municipaux. Le fait est véridique. Il se constate plus fréquemment qu'on ne le croit. C'est en tout cas cette extravagante coïncidence qui a induit nos deux randonneurs – en réalité prénommés Pierre et Stéphane – à conserver le surnom de Marcel & marcel pour la suite de leurs aventures.

De nombreuses années après cette soirée mémorable et pour le plus grand bénéfice de la mémoire collective, ils continuent de s'appeler mutuellement ainsi.

Avec le recul, cette anecdote fondatrice difficile à situer dans la chronologie des aventures du tandem s'impose avec

évidence comme une introduction naturelle à leur narration. Elle tient pour déjà acquise une forme de complicité qui, comme on le verra, s'illustra avec d'autant plus de vigueur que les situations furent plus périlleuses ou plus extravagantes. Mais au-delà des affinités ou complémentarités de caractère, c'est sur l'idéalité de leur âge que reposa leur parfaite entente. Ils avaient vingt ans, l'âge où la force paraît illimitée et la mort une possibilité aussi stimulante qu'abstraite, une hypothèse à la fois théorique et improbable. La suite des événements se charge de rectifier cette vision de l'existence quelque peu superficielle.

Une telle plénitude ne s'épanouit que dans un climat de confiance sans réserve. Affirmons sans tricherie ni complaisance qu'il n'existait entre eux ni rivalité ni jalousie. Chacun conduisant sa carrière dans un domaine radicalement différent, tous deux nourrissaient avec frénésie chaque instant d'une vie universitaire active, pilotage et architecture, vie jalonnée d'aimables rencontres avec le sexe opposé. Mais cette effervescence restait en suspens dès qu'un créneau météorologique favorable formait prétexte à une échappée vers les cimes alpines. Toutes les formes de courses, randonnées, traversées, escalades captivaient alors l'essence de leur énergie comme une priorité absolue. Longtemps après, elles continuèrent de symboliser cet âge béni.

En ces cas-là, tout se décidait la veille ou l'avant-veille, sans soulever aucun problème de logistique, crampons, piolet et peaux de phoque demeurant en permanence à portée de main, dûment entretenus et bouclés dans de vaillants sacs de toile à rabat ; un matériel mutualisé qui réduisait les charges de portage et rejoignait le coffre de la 2CV en un clin d'œil sitôt le cap fixé. Il ne leur restait qu'à souffrir l'attente du départ dans un climat d'excitation grandissant.

Avouons-le, cette belle entente dont l'idéalisation outrancière n'aura échappé à personne tend à masquer une tare majeure résultant de la conjonction de deux tempéraments également aventureux. Leurs expéditions finissaient rarement en apothéose en raison de leur incurable manie de toujours s'imposer une « mise en jambes » qui, invariablement, prenait des proportions de défi mégalomane jusqu'à anéantir toute chance de mener à bien les autres courses programmées. Parfois, ce ratage se produisait de façon tardive après que l'essentiel du parcours ait été réalisé, mais tôt ou tard, la catastrophe finissait toujours par arriver. Ce n'était qu'une question de temps. Tous deux le savaient parfaitement et ce n'est pas sans une certaine anxiété qu'ils considéraient le lendemain quand, par miracle, la première journée d'une course s'était déroulée sans anicroche.